

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 52 [i.e. 25]

Artikel: A l'école
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218821>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRE-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour **3 fr. 00**

en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



LETTER DE LA MI-JUIN

LES fêtes commémoratives en l'honneur de Byron, le poète anglais, ont passé inaperçues pour beaucoup de Vaudois. Si les élèves des collèges et gymnases ont traduit un ou deux des chants de Childe Harold, c'est à peu près à cela que se bornent en général, nos connaissances sur l'œuvre, non seulement de Byron, mais des autres poètes anglais.

Et pourtant, il en est tels dont tous ceux qui aiment la nature jouiraient vivement.

C'est par un bel et chaud après-midi de Juin qu'on sent tout le charme et la fraîcheur du « Ruisseau » du poète Tennyson. Les lecteurs du *Conteur Vaudois* me sauront gré de le leur faire suivre dans ses bonds et ses méandres fascinants.

C'est Tennyson qui parle au nom du Ruisseau : « Je viens des retraites des foulques et des morelles, je fais une sortie soudaine, je scintille parmi les fougères pour escarmoucher en bas la vallée. Je me hâte le long de trente collines, je me glisse entre les sillons, par vingt hameaux, une petite ville et une demi-centaine de ponts, jusqu'à ce que finalement, je coule près de la ferme de Philippe pour rejoindre la rivière qui coule à pleins bords : »

Car les hommes peuvent aller et les hommes peuvent venir, mais moi, je vais éternellement...

Je bavarde sur des chemins pierreux en faibles dièzes et bémols. Je murmure dans des criques où je tourbillonne. Je babille sur les cailloux. Je ronge mes bords par de nombreux méandres, le long des prés et des sillons, et des promontoires féériques encaissés de mauves et d'épilobes.

Je jase, je jase en coulant pour rejoindre la rivière qui coule à pleins bords.

Je tourne, je contourne sur moi-même, tantôt à gauche, tantôt à droite, avec ici, une fleur qui flotte sur moi, ça et là, une robuste truite ; ça et là une ombre et ça et là un flocon d'écume, le long de mon voyage, avec maintes cascades argentées par-dessus le gravier doré, et je les entraîne tous avec moi, et je coule pour rejoindre la rivière qui coule à pleins bords.

Je glisse furtivement le long des prairies et des pelouses herbeuses ; je me cache sous des refuges de noisetiers, j'attire à moi les doux myosotis qui fleurissent pour les amoureux. Je

m'évade, je me faufile, je m'assombris, j'étielle parmi les hirondelles qui m'effleurent. Je fais danser sur mes bancs de sable les rayons de soleil pris en réseaux. Je murmure à la lune et aux étoiles dans les solitudes de ronces.

Je m'attarde sur mes galets qui m'entraînent ; je m'use autour de mes cressons.

Et je repars en un contour rapide et je coule pour rejoindre la rivière qui coule à pleins bords.

Car les hommes peuvent aller et les hommes peuvent venir, mais moi, je vais éternellement. »

Dans un autre genre, Byron a chanté les morts de Waterloo ; il les évoque à la veille du combat de Quatre-Bras, le jour précédent la bataille de Waterloo, dansant joyeusement.

« La veille les vit pleins d'une vie ardente et d'une fière gaité dans les salons des beautés. Minuit sonna le signal du combat ; l'aube le départ en armes ; le matin, le déploiement magnifiquement austère de la bataille.

L'orage amoncela ses nuages ; quand ils se déchirèrent, la terre était déjà recouverte d'une autre argile que sa propre argile recouvrira ; une argile faite de corps pantelants entassés, cavaliers et coursiers... amis, ennemis mêlés en une sépulture sanglante.

Leur leuange est glorifiée par des harpes plus sublimes que la mienne ; il en est un cependant que je voudrais distinguer dans cette noble multitude... A toi, à vous des milliers dont la disparition de chacun de vous fit un vide mortel parmi les vôtres, auxquels il serait charitable de souhaiter qu'ils perdent la mémoire.

Ce sont les trompettes des archanges et non point celles de la gloire qui réveilleront ceux qui vous ont perdus... »

Ces quelques incursions dans le domaine de la poésie anglaise n'éveillent-elles pas la sympathie ? *Mme David Perret.*

A l'école. — Dans une classe frébelienne, l'institutrice, donnant une leçon sur la fouine, demande aux enfants :

— Connaissez-vous d'autres animaux qui ont aussi des moustaches ?

— Oui, répond une bambine, les papas !

Avant le mariage. — Je ne vous mérite pas, chérie !

— Rappelez-vous cela toute la vie, Ernest, et nous serons heureux.



DJAN-DAVID, SÈ BAO ET LE MENISTRE

DJAN-DAVID l'étin on rudo payisan dè per lè d'amom. Restavé tout proutse dau quetsè don mont. N'irè pà on-n'Ormounin ; mā, in hivè, quand on l'intrevavè po lin demindà : « Diero in-vo de nā, tsi vo ? l'arin pu dere, quemin lè-z-Ormounin : Onna petita cratcha, dou pi. »

Po ingrandzi son fin le tsotin, arâ sè tsan l'auton, sailli sè belion don bou in hivè, menâ lè

moulo dè fâ in vela, lin falhiu din bâo que n'aussou pâ din dzérè dè patté et din rin d'é-toupa.

In avin dou, d'onna foace dè la metsance, lè plie bi et lè plie yô dè tota la quemouna, p'titre bin dè tot le canton. Avoué lau moa carâ, lau gran freson intre lè coarné, lau bambolhire que trinnâvè tanquè dézo, lè dzénâo, l'etin ôquiè de bi à vaire : le mâhlion di l'ami Burnand n'arai étâ qu'on modzon de coûte lè bâo dè Djan-David.

Falhin pâ coudy dè lè fêre alâ rido. Quand Djan-David lon desin :

— Alin, Marquis, Botsâ ! s'immodâvan galésamin, tot plian ; mā rin ne poavé lè-z-aretâ.

On dzo dau mai d'ou, la veprâ, vai, lè duvè-z-arè, quemin Djan-David éintravé tsi li avoué sè bâo et son tsai, on pou plie amon quie le ve-lâdzo, i vin Monsu le menistre chetâ su onna pierra, de coûte la tserâre, que sè pannâvè la châ avoué son mothâ.

Monsu le menistre l'etin on bin brav'omo ; tot parai l'etin plie ési po dessindre quiè po montâ. L'avin onna galesa fenna, adi dè boun'imeu, bouna couseenâre ; le menistre l'avin boun appétit, boun estoma : fô pâ s'ebahyi se l'etin pansi, et se l'etin mi fé po rebedoulâ avô lè coûte quiè po corre su lè mont quand le selâ don mai d'ou canfarâvè lè pierré don tsemin.

— Bon dzoa, Monsu le menistre, l'in fâ Djan-David.

— Bon dzoa, Djan-David ; quemin va ?

— Galésamin, grand maci. Vâ adi bin pè le bon selâ ; no-z-arin dai balle messon sti-y-an.

— Dyu vo lè baillé, lin dit le menistre. Voutron vezin, Djan-Pierro, ne lè vèrè p'titre pâ ; lè bin tout on bê. Min vé tsi li ; sa fenna m'a fê dere dè veni ; crâyo bin que n'in a pâ mé po gran tin. Mâ fâ rido tsô po montâ, ce fâ, in vountyint, tot proutse, le grand poyé dè la tserâre, on poyé dè la metsance, asse rudo quiè lè-z-égrâ don martsi dè pè Lozena.

— A respè, Monsu le menistre, lin dit Djan-David, vo fô montâ su mon tsai ; mè bâo ne volyan pâ pi le chintre. Tant tserdzi que seyan, rin ne lè-z-aritè : fô que le tsai vinyè, o que ôquiè trosseye.

— Vo remacho bin, Djan-David ; n'è pâ dè refu.

Et atue Monsu le menistre que s'agueille su on lan, et Djan-David qu'acouè sè bâo, po lè fêre allâ on pou plie rido : Allin, Marquis, Botsâ ! Eh ! tè gâlâ !

Mâ lè bâo alâvan adi lo mimo pa.

Djan-David pè pachinse et lai-y-etsappe dè dere : Alin, Marquis, Botsâ, melebâgro ! Simblie perdyu que trinnan le diablo ! »

N'a pas pi lâtsi chi mo, que repinse cô que lè que l'a su son tsai. Hlinnè la tita, sin vountyint le menistre, et du ce tanquè à la minzon, tsancro se l'a-z-u l'acouè dè repipâ le mo.

T.

Ces pauvres belles-mères ! — Ecoutez, monsieur, votre belle-mère...

— Oh ! je vous en prie, ne me dites pas qu'il lui est arrivé quelque chose.

— Oh ! ne lui est rien arrivé. Mais pourquoi vous faites-vous tant de soucis à cause d'elle ?

— C'est que, voyez-vous, c'est elle qui paie mon loyer.